

The image shows a book cover with a dark blue background. It is decorated with an intricate, symmetrical border of gold-tooled scrollwork and floral motifs. The border frames the central text. The text is in a gold, serif font and is centered.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
LABICHE.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LABICHE

TOME V

PRÉFACE DE JEAN ANOUILH

Illustrations originales

DE

JACQUES CARELMAN, TIBOR CSERNUS

ROBIN JACQUES, JACQUES NOËL

ET MICHEL SIMÉON.

AU CLUB DE L'HONNÊTE HOMME

A PARIS

Première édition

NOTICES DE GILBERT SIGAUX

**ŒUVRES COMPLÈTES
DE LABICHE**

V

Le mystère Labiche

Il y a un mystère Labiche.

En un temps où se réunissent, tous les ans, des congrès pour décider, doctoralement, de ce que « sera » le théâtre; aux temps comiques des théoriciens et des penseurs qui croient qu'ils vont, à force de les définir, trouver, comme disait Rimbaud, le lieu et la formule et « faire » enfin le théâtre, sur épures et avec délai planifié d'exécution, comme un complexe urbain — Labiche apporte, dans un sourire, une réponse à leurs cogitations.

Ce petit-bourgeois tranquille, qui ne s'est jamais demandé ce qu'était le théâtre — tout au plus nous a-t-il confié qu'une pièce était une bête à mille pattes qui devait toujours être en route; cet homme aimable qui ne pensait qu'à faire rire ses contemporains et à gagner, en même temps, le plus d'argent possible, a pourtant écrit — dans le genre, qu'on dit mineur, de la comédie légère — un des théâtres les plus noirs et les plus féroces du répertoire français. Et cela, sans doute, parce qu'il ne l'a jamais « pensé » — pas plus sans doute que son maître et le nôtre, Molière.

De nos jours, les amuseurs sont mal vus. Au siècle de la bombe atomique, comme l'a écrit l'un de nos comiques troupiers de la pensée avancée, nous n'avons plus le temps de nous amuser : tout juste celui de nous transmettre nos messages, tous nos messages — et plus vite que ça. « Mais, mon adjudant, je n'ai pas de message... » — « Je ne veux pas le savoir. Vous me ferez quatre jours ! » On a vite fait de se faire mettre à l'ombre par les champions de la liberté humaine...

Or, il se trouve quelquefois que c'est le zigoto de l'escouade, celui qui ne pensait qu'à faire rire les autres, qui a dit, en fin de compte — et lui seul, mais on ne s'en aperçoit que beaucoup plus tard — toute la vérité sur la guerre. Et c'est un des étonnements des générations futures que ce seul jugement juste n'ait pas été formulé par l'adjudant ou par le général qui avaient pourtant semblé penser pendant toute la campagne.

L'homme est un insecte comique. Les moralistes l'épinglent sur la planche, l'ouvrent, le dissèquent minutieusement et les conclusions de ces séances de vivisection — que ce soient celles des grands chirurgiens comme Pascal ou Montaigne, ou celles d'un très habile barbier du temps, comme La Bruyère — sont passionnantes, enrichissantes, bouleversantes ou distrayantes, elles ne sont jamais comiques.

L'auteur comique Molière dit : « Pourquoi ne pas m'aimer, madame l'impudente ? » ou « Il y a-t-il quelque danger à contrefaire le mort ? » — L'auteur comique Labiche dit, dans 29 degrés à l'ombre : « Ce n'est pas pour me vanter... mais il fait joliment chaud... » ou dans Perrichon : « Vous me devez tout, tout!... Je ne l'oublierai jamais ! » et nous éclatons de rire, d'un curieux rire heureux et noir (nous reviendrons sur cette couleur).

En un seul mot, une connaissance immédiate de l'insecte-homme, de son égoïsme fondamental et de son absurdité, s'est imposée à nous, comblant, en même temps, notre intelligence et notre rate. La force explosive d'une réplique a produit le même effet destructif qu'un chapitre entier de Montaigne; en moins d'une seconde, dans un éclair, nous avons su — tout su — sur l'homme et nous avons ri. Mais, ni Molière, qui ne savait pas une seconde avant (je prends sur moi de vous l'affirmer) qu'il allait écrire cette réplique, ni nous, n'avons pensé, pendant ce très court et violent phénomène. Notre connaissance, pour parler le charabia de nos doctrinaires, a précédé notre pensée.

Les professeurs, après, se mettant à penser, expliquent aux écoliers le pourquoi de la chose; leur faisant perdre, d'ailleurs, pour longtemps, la faculté d'en rire — jusqu'au jour où la réplique les frappera de plein fouet, par surprise — à une représentation du jeudi où ils seront venus de mauvaise grâce écouter un « classique ». (Ah! pourquoi y a-t-il le mot « classe », chez ce que nous avons eu de plus révolutionnaire en France, et de plus jeune?)

Ce phénomène vient de ce que l'homme, qui est un insecte comique, est aussi le seul — dans le grouillement prodigieux des insectes, peu différents les uns des autres à bien d'autres égards, qui peuplent cette planète — qui ait le pouvoir de rire de lui-même et de prendre connaissance de lui-même dans ce rire quand un auteur comique lui en donne l'occasion.

Ce don abrupt de l'auteur comique en explique la rareté.

La généralisation de la culture va certainement multiplier, dans les temps à venir, le nombre déjà important des ouvriers de la pensée et, par-delà l'énorme déchet de cette masse des manœuvres de l'idée, nous avons une chance, qui n'est pas à dédaigner sur le plan général,

que la proportion des grands esprits analytiques se trouve sensiblement augmentée. Je suis, toutefois, à peu près certain que le nombre des auteurs comiques ne changera pas, quel que soit l'effort pour la généralisation de la culture des gouvernements les plus progressistes et l'excellence des résolutions que pourront adopter nos théoriciens du théâtre dans leurs congrès mondiaux. La réunion des grands esprits du temps, sous la présidence du cardinal de Richelieu, qui avait dû décider gravement, comme nos conciles de penseurs modernes réunis à Prague ou à Varsovie, ce que devait être le théâtre dans le monde moderne de 1636 — n'avait pas prévu, pour la même année, la bombe du Cid, pulvérisant toutes leurs données; ni la naissance passée inaperçue, quatorze ans auparavant, du petit garçon Poquelin, qui allait décider de cela lui-même — et souverainement — quelques années plus tard.

On n'aime pas beaucoup entendre parler des privilèges de la naissance de nos jours. Cela gratte, au plus purulent, la plaie obscure des fils des bourgeois jaloux de 89 — et celle des fils du peuple, exploités par l'industrie de ces mêmes bourgeois libérateurs, un peu plus tard. Or, cette plaie est toujours vive, bien que les premiers soient devenus, et les seconds en passe de devenir — par personnes interposées, il est vrai — les maîtres du monde — et que les aristocrates ne soient plus qu'un souvenir. Il y a pourtant un privilège de la naissance qui est demeuré intact, et qui a beaucoup de chance de le demeurer, fût-ce en Chine rouge : c'est celui des dons. Les pouvoirs de Lénine et de Mao s'arrêtent à celui des fées.

Dans le domaine de la connaissance, à vrai dire, ce privilège ne joue pas d'une façon absolue. On peut, avec un minimum de dons, devenir, à force d'intelligence et de travail, un grand savant, un grand penseur. Mais on ne peut pas devenir poète — ni auteur dramatique. C'était donné, ou non, au berceau. On peut être un poète ou un auteur dramatique mineur — toute caste a ses médiocres, mais cela a relativement peu d'importance à côté de l'abîme qui sépare, comme à Versailles, ceux qui sont « nés » de ceux qui ne sont pas « nés ». Je n'irai pas jusqu'à dire comme le vieux duc de Doudeauville sortant de la séance du Jockey où on venait de blackboulé le pourtant très mondain Paul Bourget : « Heureusement que nous sommes encore quelques-uns en France pour qui le mérite personnel n'a aucune espèce d'importance ! » — mais sur le plan théâtre je ne suis pas loin de le penser.

Quand Renan écrit l'Abbesse de Jouarre, je m'incline devant l'esprit de Renan; mais je m'ennuie et la Farce de Maître Pathelin me comble. L'un était « né », l'autre pas né, et rien au monde ne peut lui permettre de monter dans les carrosses du roi.

Labiche était « né », c'est la moitié de son secret, pas né prince, comme Molière, mais d'une très bonne famille tout de même. Dans notre théâtre moderne où tout ne gardera pas, je le crains, la haute cote que la parfaite organisation de ses exécutés et de ses laudateurs (qui ont la rigueur, les exclusives et la puissance de la Compagnie du Saint-Sacrement en d'autres temps) veut bien lui accorder : Ionesco était « né »; je l'ai personnellement senti tout de suite. Eût-il, comme il s'y est efforcé quelquefois plus laborieusement par la suite, médité, dès l'abord, de faire éclater les structures de la pensée et du langage, rien ni personne, même pas lui, ne m'empêchera de croire que c'est le hasard de la Cantatrice chauve,

doublé, après une très courte prise de conscience, des surprises heureuses de la Leçon qui ont été déterminants de son œuvre — plus qu'une détermination préalable. Sa diabolique intelligence lui a ensuite permis, surpris comme nous par le phénomène, de feindre, comme disait Cocteau, d'en être l'organisateur. C'est tout.

C'est parce qu'il était « né » que Vitrac, croyant écrire un canular sur un guéridon des Deux-Magots pour épater le bourgeois, écrit Victor — que Jarry, les fesses sur les bancs de l'école, écrit Ubu, avec son voisin de table, le futur lieutenant-colonel Morin, qui disait plus tard derrière sa respectabilité et sa Légion d'honneur, avec son beau langage franc de militaire : « Tout ça ce sont des c... res de jeunesse ! » — un lieutenant-colonel que je soupçonne d'avoir été un grand auteur dramatique « né » et, hélas, mort-né, par contraception bourgeoise. (Sans lui Jarry adulte n'a jamais égalé Ubu roi.)

Labiche « né », ce n'est pourtant qu'une partie de son mystère expliqué.

Ce petit-bourgeois a été le fournisseur et l'amuseur reconnu, patenté, honoré, décoré, des bourgeois du second Empire et Dieu sait si c'est une époque où, sous le règne du plaisir facile et de l'argent, la France a volé bas.

Il a été, je le crains, par bien des côtés, leur frère. Il a aimé l'argent et le confort comme eux, il a volé bas, comme eux — ne pensant vraisemblablement qu'à les faire rire doucement de leurs petits travers, à l'heure d'ouïelette de la digestion, dans les salles rondes, dorées et accueillantes de l'époque (on n'en était pas encore à s'asseoir mal, exprès, dans un hall de gare, pour écouter la messe dans les conditions requises).

Ce n'est pas tout. D'après ce que nous savons de lui, il a travaillé aimablement, au cours de longs bavardages nonchalants, coupés de fins déjeuners, de parties de billard et de cigares savourés dévotement en parlant de tout autre chose — avec une bonne douzaine de collaborateurs disparates qui, eux, n'étaient pas « nés » (ça se serait su) — tous industriels de la chose, combinant sordidement l'inspiration avec les nécessités de donner dans les tics des vedettes à la mode, dans les recettes de succès de cette saison-là, avec les caprices des directeurs autocrates du temps et les incidences de leurs couchedes sur les distributions, les tours à saisir au vol, en quinze jours, à la suite du four inattendu d'un confrère — bref, de quoi tuer sur le coup un pur du Berliner Ensemble.

Et pourtant, sous l'énorme déchet de l'énorme production (une fois sur deux on ne rit plus, on s'agace de tant de complaisance et de facilité), comment se fait-il que nous sortions de la lecture de ce théâtre dit « de Labiche », qu'on avait cru de patronage, éblouis, médusés, avec le sentiment d'avoir entraperçu la fresque la plus dure, la plus impitoyable sur les mœurs de l'insecte le plus redoutable et le plus sordide de la galerie des insectes : l'insecte petit-bourgeois-roi?

D'où vient cette odeur soufrée d'apocalypse en bonnets de nuit, souriante et goguenarde — cet air de danse macabre — dans une atmosphère repue d'auto-satisfaction, sur de très joyeux flonflons? Vous pouvez compulser Meilhac et Halévy et les auteurs amuseurs de l'époque, doués tous, et aussi célèbres que lui — il ne vous reste jamais ce goût amer dans la bouche, cet étonnement et cette virile satisfaction des hommes, quand on leur donne l'occasion de rire gaillardement de leur horreur.

Molière, bien sûr, est d'une autre classe et — c'est énorme — d'un autre temps. Le noir et très chrétien

XVII^e, même chez les libertins — ces contre-chrétiens, serviteurs aussi, à leur façon, de la foi — avait la force de caractère de regarder l'homme droit dans les yeux. Il avait, d'ailleurs, d'autres carnassiers à observer que les fantoches de la petite bourgeoisie prudente et amasseuse, qui était restée en pâture à Labiche. Don Juan et Tartuffe lui-même avaient perdu de leur hauteur...

Pourtant, je crois que Labiche, à son insu, à sa façon, visionnaire et nihiliste a sa place à côté de Molière, quoique respectueusement en retrait — parmi les rares moralistes de la scène française. Ce qui aurait sans doute beaucoup surpris ses admirateurs à impériales et à crinolines qui devaient être persuadés que le grand théâtre de l'époque était signé Augier ou Dumas fils.

JEAN ANOUILH.

Ce tome cinquième de la première édition des Œuvres Complètes d'Eugène Labiche, composé en Didot, a été achevé d'imprimer en décembre 1967 sur les presses de l'Imprimerie Firmin-Didot. La reliure a été exécutée et gravée par les ateliers Boutan-Marguin à l'aide de fers originaux. Le tirage a été limité à 3 000 exemplaires tirés sur Velin mat des Papeteries Prioux numérotés de 501 à 3 500, 500 exemplaires tirés sur chiffon du Marais numérotés de I à D, et 100 exemplaires marqués H. C., le tout constituant l'édition originale.

LE NUMÉRO DE CET EXEMPLAIRE FIGURE SUR LE PREMIER VOLUME

TABLE

PRÉFACE	vii
JE CROQUE MA TANTE	1
LE CLOU AUX MARIS	13
L'AVARE EN GANTS JAUNES	25
DEUX MERLES BLANCS	51
MADAME EST AUX EAUX	80
LE GRAIN DE CAFÉ	94
LE CALIFE DE LA RUE SAINT-BON	127
EN AVANT LES CHINOIS!	140
L'AVOCAT D'UN GREC	157
L'AMOUR, UN FORT VOLUME, PRIX 3 F 50 C	169
L'ÉCOLE DES ARTHUR	179
L'OMELETTE A LA FOLLEMBUCHE	200
LE BARON DE FOURCHEVIF	214
LES PETITES MAINS	229
VOYAGE AUTOUR DE MA MARMITE	253
LE ROUGE-GORGE	266
J'INVITE LE COLONEL!	278
LA SENSITIVE	288
LES DEUX TIMIDES	312
LE VOYAGE DE MONSIEUR PERRICHON	324
LA FAMILLE DE L'HORLOGER	351
UN GROS MOT	362
NOTICES	373

JE CROQUE MA TANTE

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS
PAR EUGÈNE LABICHE ET MARC-MICHEL

représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
du Palais-Royal, le 14 février 1858

ACTEURS qui ont
créé les rôles.

CHATEAUGREDIN MM. RAVEL.
HÉRISSART AMANT.
CAUCHOIS POIRIER.
AMÉLIE Mme LAURENCE.

ACTEURS qui ont
créé les rôles.

TONTAINE Mmes DÉSIREE.
FÉLICITÉ MELCY.
UN PORTIER M. FLORIDOR.

Un salon à pans coupés : porte principale au fond ; à gauche, premier plan, une porte ; après la porte, une console sur laquelle sont deux potiches ; au pan coupé de gauche, une cheminée surmontée d'une glace ; au pan coupé de droite, une fenêtre ; portes aux premier et troisième plans de droite ; entre les deux portes un petit secrétaire ; chaises, fauteuils, un portrait de femme au-dessus de la console.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHATEAUGREDIN ; puis LE PORTIER.

Au lever du rideau la scène est vide. On sonne à plusieurs reprises à la porte extérieure.

LA VOIX DE CHATEAUGREDIN, dans sa chambre à gauche, premier plan. — On y va ! (*Nouveau coup de sonnette. De même, impatienté.*) On y va ! (*Nouveau coup de sonnette. Sortant de sa chambre, le menton barbouillé de savon, et dénouant une serviette qu'il a au cou.*) Si vous sonnez encore, je n'ouvre pas. Il a manqué me faire couper, l'animal !... ou l'animale !... (*S'essuyant le menton.*) Car c'est peut-être une dame !... (*Il ouvre. Le portier entre.*) Mon portier !... Comment ! c'est vous qui carillonnez comme ça !...

LE PORTIER. — Monsieur... je vous tire ma révérence.

Il tient un gros bouquet et un portrait.

CHATEAUGREDIN. — Après ?

LE PORTIER. — Il paraîtrait que c'est aujourd'hui votre fête.

CHATEAUGREDIN. — Oui... 25 août... Ludovic de Chateaugredin.

LE PORTIER. — C'est aussi la mienne... Je m'appelle Louis de mon nom d'enfant.

CHATEAUGREDIN, contrarié, à lui-même. — Tiens ! c'est ennuyeux, ça... que ma fête tombe juste le jour de celle de mon portier !

LE PORTIER. — On vient d'apporter ce bouquet pour vous.

CHATEAUGREDIN, le prenant. — De quelle part ?

LE PORTIER, lui tendant le portrait. — De la part de cette dame... à l'huile... dans son cadre.

CHATEAUGREDIN. — Anaïs ! (*Le prenant vivement.*) Sapristi !... donnez ça et sauvez-vous.

LE PORTIER, s'en allant. — C'est frappant, monsieur... je l'ai reconnue tout de suite...

CHATEAUGREDIN. — Ce n'est pas vrai... ce n'est pas elle !... Partez !...

Le portier sort.

SCÈNE II.

CHATEAUGREDIN, seul.

Quelle imprudence !... m'envoyer son portrait... ici... sous mon toit conjugal !... (*Il pose le bouquet sur la console et le portrait sur une chaise.*) Il est vrai qu'elle me croit garçon... Je lui ai brodé cette craque !... Par le fait, je le suis bien un peu... Voilà deux mois que ma femme est à prendre les bains de mer, à Trouville, sous l'égide de son oncle Hérissart. Je n'ai pas de conseils à donner aux dames... mais, franchement, laisser son

mari... seul... à Paris... pendant deux mois... juillet et août encore!... dame!... c'est bien épineux! Mon désir le plus vif était d'accompagner ma femme... Je ne ris pas! je le voulais! mais j'ai été forcé de rester pour recueillir la succession de ma tante Lognon... une tante de Seine-et-Marne... qui m'a laissé dix mille francs, trois bouteilles de cassis et soixante-neuf pots de confitures!... Cette affaire étant terminée, j'allais partir

pour Trouville... Hein?... Ma parole d'honneur!... lorsque le portier de ma maison... J'ai une maison, là en face, n° 12... Lorsque mon portier vint me dire : — Monsieur, la dame du second, c'est une pas-grand'-chose! — Comment? — Elle doit trois termes et elle veut qu'on lui remette des papiers! — Sapristi!... D'un bond je traverse la rue, et je monte avec l'intention formelle de houspiller cette dame!... Je sonne,



Chateaugredin. — Quelle imprudence!...
m'envoyer son portrait... (Page 1.)

... Voilà deux mois que ma femme est à prendre
les bains de mer... (Page 1.)

on ouvre... et je me trouve en face d'une vieille... soixante-dix ans, chapeau orange et une verrue sur le nez!... J'allais lui chanter ma gamme... lorsque apparaît sa fille, Anaïs, née de Ripincel... une femme d'un très grand air et très belle!... Elle était vêtue d'un léger peignoir bleu ciel... à peine noué par une ceinture souci... A cette vue... je ne sais ce qui se passa en moi... que vous dirai-je?... Nous étions au 15 juillet... en pleine canicule!... Jusqu'alors... parole d'honneur!...

AIR du *Charlatanisme*.

J'étais un modèle parfait
De fidélité, de constance;
Mais, hélas! le 15 juillet
Est jour de terme et d'échéance.

Ne redoutant aucun portier,
Dans ma vertu je marchais ferme!
Mais l'amour, malin créancier,
Vint me réclamer son loyer...
Et mon cœur a payé son terme.

En sortant de chez elle, non seulement je ne lui avais pas réclamé ses loyers, mais je lui avais accordé du papier à neuf francs le rouleau!... Nous prîmes rendez-vous le lendemain pour aller le choisir... le surlendemain pour le faire coller... et le jour d'après... pour dîner aux Champs-Élysées, chez Ledoyen! Entre nous, Anaïs ne mange pas de tout... elle est un peu chipoteuse!... Il lui faut des petits perdreaux truffés... des petites cailles aux olives... etc., etc. Dame!... tout ça... ça coûte!... et si je n'y mettais bon ordre,

la succession de ma tante Lognon y passerait bien vite! (*Prenant dans son secrétaire un sac d'argent à peu près vide.*) Le sac est là!... déjà pas mal grignoté... (*Il remet le sac dans le secrétaire.*) Car, l'avouerai-je?... (*Gaiement.*) C'est canaille!... mais dans ce moment je croque ma petite tante Lognon!... (*On sonne de nouveau.*) Qui diable peut venir encore? (*Il ouvre.*)

SCÈNE III.

CHATEAUGREDIN, CAUCHOIS, TONTAINE.

Cauchois et Tontaine entrent. Ils tiennent chacun un petit bouquet de violettes.

CAUCHOIS. — Bonjour, monsieur Ludovic.

TONTAINE. — C'est nous...

CHATEAUGREDIN, à part. — Les deux domestiques d'Anaïs... que je lui ai offerts.

CAUCHOIS et TONTAINE, se posant.

AIR : *C'est moi.*

CAUCHOIS.

De ce jour solennel...

TONTAINE.

Monsieur, pour votre fête...

CAUCHOIS.

Qu'une santé parfaite...

TONTAINE

Soit le gage éternel!

ENSEMBLE.

Avec ces humbles fleurs,
De vos traits pur emblème,
Nous vous offrons, de même,
Nos cœurs (*bis*)!

CHATEAUGREDIN, prenant les bouquets. — Merci, mes bons amis... (*A part.*) Des petits bouquets de carottes!... (*Haut, allant à son secrétaire.*) Ça vaut bien deux sous. (*Prenant dans le sac deux pièces d'or qu'il leur donne.*) Tenez, Cauchois... tenez, Tontaine... voici une pièce d'or pour chacun.

TONTAINE. — Oh! monsieur!...

CAUCHOIS. — Ce n'était pas pour ça!...

CHATEAUGREDIN. — J'en suis persuadé... Comment va votre aimable maîtresse?...

TONTAINE. — Toujours belle!

CAUCHOIS. — Toujours mélancolique quand elle ne voit pas Monsieur...

CHATEAUGREDIN. — Cette chère Anaïs!

TONTAINE. — Madame demande si vous avez été content de son portrait et de son bouquet?

CHATEAUGREDIN. — Enchanté, mes enfants!...

TONTAINE. — Faut mettre le bouquet dans l'eau.

Elle le met dans la première potiche de la console.

CAUCHOIS, prenant le portrait. — Faut accrocher Madame...

Il monte sur une chaise devant le secrétaire.

TONTAINE, voyant le portrait d'Amélie. — En face de cet autre.

CHATEAUGREDIN, à part. — En face de ma femme!...

CAUCHOIS. — Tiens! une autre jeune dame?...

CHATEAUGREDIN, vivement. — Du tout! vous vous trompez! c'est ma tante Hérissart!

CAUCHOIS. — J'allais le dire!

Il accroche le portrait au-dessus du secrétaire et redescend.

TONTAINE. — Nous savons bien que Monsieur est incapable de faire des traits à Madame... qui est si belle!

CAUCHOIS. — Et si mélancolique quand elle ne voit pas Monsieur! (*Montrant le portrait d'Anaïs.*) Regardez donc!...

CHATEAUGREDIN. — Il fait très bien! (*A part.*) Quand ils seront partis, je le cacherai quelque part... sous mon matelas!

TONTAINE. — Madame donne ce soir un grand dîner pour votre fête...

CHATEAUGREDIN. — Parbleu! c'est moi qui l'ai commandé... à mon restaurant!... Savez-vous si elle aime le turbot?...

CAUCHOIS. — Ah! monsieur, elle n'aime que vous!

CHATEAUGREDIN. — On portera le dîner chez elle à six heures.

TONTAINE. — Et il en est... cinq... Il faut que j'aille mettre mon couvert!...

CHATEAUGREDIN. — Et moi, achever ma toilette. Cauchois, j'ai besoin de toi... pour me donner un coup de fer...

CAUCHOIS. — Volontiers, monsieur Ludovic!... Tontaine, vous savez que Madame désire offrir du champagne à Monsieur?...

TONTAINE. — C'est juste!...

CHATEAUGREDIN. — Ah! c'est bien aimable!...

CAUCHOIS, à Chateaugredin. — Où Monsieur met-il son champagne?

CHATEAUGREDIN. — Comment!... mais alors... c'est mon champagne qu'elle m'offre!... (*Lui montrant la droite.*) Par là... prends-en deux bouteilles.

TONTAINE. — Bah! mettons-en trois.

CAUCHOIS, à part. — J'en prendrai quatre!

Il entre à droite, troisième plan.

TONTAINE. — Et puis, il nous manque une chaise... j'en prends une... (*Elle la prend.*)

CHATEAUGREDIN. — Tu me la rapporteras... ça me dépareillerait...

Cauchois rentre avec le panier de vin de Champagne, Tontaine le prend.

TONTAINE. — Oui, oui... Vous, Cauchois, n'oubliez pas l'argenterie.

CAUCHOIS. — Soyez tranquille.

ENSEMBLE.

AIR de Mangeant.

CHATEAUGREDIN.

Va bien vite,

Ma petite,

Tout préparer au logis;

Moi, j'apprête

Ma toilette,

Pour plaire à mon Anaïs.

CAUCHOIS.

Allez vite,
Ma petite,
Tout préparer au logis;
Par la fête
Qui s'apprête
Tous nos instants seront pris.

TONTAINE.

Je vous quitte,
Je vais vite
Tout préparer au logis;
Par la fête
Qui s'apprête
Tous nos instants seront pris.

CHATEAUGREDIN, *à part, et seul.*

La fête sera brillante
Et le festin sera beau :
Nous allons de feu ma tante
Croquer encore un morceau.

REPRISE ENSEMBLE.

Tontaine sort.

SCÈNE IV.

CHATEAUGREDIN, CAUCHOIS.

CHATEAUGREDIN, *s'asseyant à droite.* — Voyons! dépêche-toi de me friser.CAUCHOIS, *lui mettant des papillotes de papier.* — Débutons par les papillotes... C'est pour le coup que Madame va vous appeler son bichon!

CHATEAUGREDIN. — Oui, elle me donne parfois ce petit nom caressant!

CAUCHOIS. — Ah! qu'il est doux d'être aimé comme ça!

CHATEAUGREDIN, *un peu méfiant.* — Es-tu bien sûr qu'elle n'aime que moi?CAUCHOIS, *avec feu.* — Oh! monsieur!...

Il lui tire les cheveux involontairement.

CHATEAUGREDIN. — Aie! Il me semble pourtant qu'elle reçoit une nombreuse société.

CAUCHOIS. — Presque personne...

CHATEAUGREDIN.

AIR : *Ah! si Madame le savait...*

Quel est donc ce jeune lion
Aux crins frisés, à l'allure furtive,
Qui s'en va toujours quand j'arrive?

CAUCHOIS.

C'est son quart.

CHATEAUGREDIN.

Ils sont quatre?

CAUCHOIS.

Non!

Son quart d'agent de change.

CHATEAUGREDIN.

Ah! bon!

Et ce grand chauve aux trois cheveux carotte?

CAUCHOIS.

C'est son notaire.

CHATEAUGREDIN.

Et l'autre aux airs guerriers?

CAUCHOIS.

Son général.

CHATEAUGREDIN.

Son général?...

A part.

Prelotte!

Ça fait bien des particuliers!
Voilà bien des particuliers!

CAUCHOIS, *achevant les papillotes.* — Mais vous, monsieur, vous êtes son Dieu!... Savez-vous comment elle vous appelle, quand vous n'êtes pas là?...
CHATEAUGREDIN, *avec complaisance.* — Non... dis?

CAUCHOIS. — Elle vous appelle son chou et son âme!

CHATEAUGREDIN. — Qu'elle est aimable!

CAUCHOIS. — « Tontaine! mon chou est-il venu?... »
» Cauchois, porte cette lettre à mon âme!... » Tiens ça me fait penser que j'en ai une à vous remettre.

Il la lui donne.

CHATEAUGREDIN. — Une lettre d'elle?... *(Il embrasse la lettre.)*

CAUCHOIS. — Non... de vous!... votre dernière... Madame dit qu'elle n'y a rien compris!...

CHATEAUGREDIN. — Comment?... rien compris?

CAUCHOIS. — Ne bougez pas... je vais faire chauffer le fer. *(Il entre à droite, dernier plan.)*

SCÈNE V.

CHATEAUGREDIN ; puis FÉLICITÉ ; puis HÉRISSART et AMÉLIE.

CHATEAUGREDIN, *la tête émaillée de papillotes, ouvrant la lettre.* — Je lui ai pourtant distillé les phrases les plus incandescentes... *(Relisant sa lettre.)* « Chère amie, » impossible de partir encore... ces chinois d'avoués. » *(Jetant un cri et se levant.)* Ah! bigre!... la lettre destinée à ma femme!... Je me suis trompé d'adresse!... J'ai envoyé à Trouville celle pour Anaïs!... et ma femme qui va recevoir ça!... un tas de bêtises! de gaudrioles! Sapristi!... Que faire?...FÉLICITÉ, *entrant par le fond, portant des bagages de voyage.* — Nous v'là!... Bonjour, monsieur.CHATEAUGREDIN, *effrayé.* — Félicité!...

FÉLICITÉ. — Nous arrivons de Trouville!

CHATEAUGREDIN. — Et ma femme?...

FÉLICITÉ. — La v'là qui monte avec votre oncle Hérissart!

CHATEAUGREDIN. — Credié!...

Il arrache vivement ses papillotes et en oublie deux
FÉLICITÉ, *à part, riant.* — Tiens!... Monsieur en papillotes!...

Elle entre dans la chambre de gauche.

CHATEAUGREDIN, *seul.* — Plus de doute!... elle a reçu ma lettre et elle arrive... Quelle scène!

AMÉLIE, *entrant*. — Enfin, nous voilà!...
 CHATEAUGREDIN. — Chère amie, quelle aimable surprise!
 AMÉLIE. — Embrasse-moi!
 CHATEAUGREDIN, *l'embrassant, à part*. — Elle n'a rien reçu!
 HÉRISSART. — Bonjour, mon neveu.

ENSEMBLE.

AIR : *Il n'a pas l'air malin (Secrétaire de Madame).*

AMÉLIE.
 C'est moi!
 Ah! loin de toi
 Quelle était ma souffrance!
 Que le jour
 Du retour
 Est doux après l'absence!

CHATEAUGREDIN.
 C'est toi!
 Je te revoilà
 Ah! quelle heureuse chance!
 Que le jour
 Du retour
 Est doux après l'absence!

HÉRISSART.
 Chez moi
 Je me revoilà
 Ah! quelle heureuse chance!
 Que le jour
 Du retour
 Est doux après l'absence!
 Regardant Chateaugredin.

Tiens!... vous avez du papier sur la tête!
 CHATEAUGREDIN, *tressaillant*. — Oh!... (*Il arrache ses deux papillotes.*)
 AMÉLIE. — Tu t'es fait friser?... Pourquoi ça?...
 CHATEAUGREDIN, *vivement*. — Pour rien! pour ma fête!... C'est ma fête!
 HÉRISSART. — Quelle drôle d'idée!
 AMÉLIE, *offrant un bouquet*. — Vous voyez que je ne l'ai pas oublié!
 CHATEAUGREDIN. — Que tu es bonne!
 AMÉLIE, *voyant l'autre bouquet et surprise*. — Ah!... on t'a déjà souhaité?...
 CHATEAUGREDIN, *vivement*. — Oui... Oui!... C'est le portier!... Ces gens-là... tu sais... pour avoir cent sous...
 AMÉLIE. — Mais c'est un bouquet de dix francs au moins!
 CHATEAUGREDIN, *avec un sourire forcé*. — Bah!... Eh bien!... je ne lui ai donné que cent sous... ça lui apprendra!

AMÉLIE, *qui a mis son bouquet dans l'autre potiche*. — J'ai bien des reproches à vous faire, monsieur... Me laisser sans lettre...

CHATEAUGREDIN. — Tu ne l'as pas reçue?... elle t'a croisée!... Je t'expliquais cette diable d'affaire Lognon... Figure-toi que ces chinois d'avoués...

HÉRISSART, *lorgnant le portrait d'Anaïs*. — Oh! la belle femme!...

AMÉLIE, *se retournant*. — Un portrait!...

CHATEAUGREDIN, *à part*. — Sapristi!...

AMÉLIE. — Qu'est-ce que c'est que ça?...

CHATEAUGREDIN, *balbutiant*. — Ça?... C'est... c'est un Rembrandt... pour ma fête!

HÉRISSART. — Oui : je reconnais la touche du grand maître.

AMÉLIE. — Un Rembrandt!

CHATEAUGREDIN, *pour rompre la conversation*. — Mais donne-moi donc tes paquets... tes cartons!... (*Il les prend.*) Je vais les porter dans ta chambre...

AMÉLIE. — Ne prends pas la peine... (*A part.*) Il a un air tout singulier!

FÉLICITÉ, *revenant de la chambre*. — Madame, faut-il faire à dîner?

AMÉLIE. — Faire à dîner?... il est bien tard... Est-ce qu'on ne t'apporte pas tous les jours ton repas du restaurant voisin?...

CHATEAUGREDIN. — Si!...

AMÉLIE. — Eh bien!... nous nous contenterons de ton ordinaire... (*A Félicité.*) Vous irez demander le dîner de Monsieur...

FÉLICITÉ. — Bien, madame...

Elle sort par le fond.

CHATEAUGREDIN, *à part*. — Bigre!... et l'autre!... qui compte dessus!

Il remonte pour rappeler Félicité.

AMÉLIE. — Qu'as-tu?

CHATEAUGREDIN, *redescendant et balbutiant*. — C'est... qu'il y a du turbot!... Aimes-tu le turbot?...

AMÉLIE. — Sans doute.

HÉRISSART. — Moi, j'en raffole...

CHATEAUGREDIN, *chargé des paquets et des cartons*. — Oh! alors, très bien!... Je craignais que vous n'aimassiez pas le turbot... mais du moment que vous aimez le turbot... (*A part.*) Et l'autre!...

ENSEMBLE.

AIR de la Chanteuse voilée.

CHATEAUGREDIN.

Rassure-toi, je n'ai plus rien :
 Ma crainte était puérile.
 Vous aimez le turbot? très bien!
 N'en parlons plus; je suis tranquille.

AMÉLIE et HÉRISSART.

Rassure-toi, va! ne crains rien :
 Pourquoi ce trouble inutile?
 Notre repas sera très bien,
 Mon cher ami, sois donc tranquille.

Chateaugredin entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE VI.

HÉRISSART, AMÉLIE; puis CAUCHOIS.

AMÉLIE, *à elle-même*. — Je ne l'ai jamais vu comme cela... Que s'est-il donc passé en mon absence?... (*Elle remonte et regarde vers la chambre.*)

HÉRISSART, *assis à la place où était Chateaugredin pendant qu'on le coiffait, et lorgnant le portrait*. — Quand je dis un Rembrandt, j'ai des doutes... Je penche pour un Murillo.

CAUCHOIS, *rentrant par la droite, troisième plan, avec son fer à papillotes, et pinçant une mèche d'Hérissart qu'il prend étourdiment pour Chateaugredin.* — Tout chaud!... tout chaud!

HÉRISART, *jetant un cri.* — Ah!!! (*Il se lève en sur-saut.*)

CAUCHOIS. — Oh!!!

AMÉLIE, *se retournant.* — Un inconnu!

HÉRISART. — Qu'est-ce que vous demandez?...

CAUCHOIS, *alarmé.* — Je... je viens prendre l'argenterie...

AMÉLIE. — L'argenterie?

HÉRISART. — C'est un voleur!... (*Voyant le fer à papillotes.*) Et il a une pince!... (*Appelant.*) Mon neveu!!!

CAUCHOIS, *à part.* — C'est les Hérissart!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHATEAUGREDIN.

CHATEAUGREDIN, *venant de la chambre, il a mis un habit.* — Qu'y a-t-il?... (*Voyant Cauchois.*) Oh!!!

AMÉLIE. — Cet homme?

HÉRISART. — Le connaissez-vous?...

CHATEAUGREDIN. — Oui... C'est Cauchois...

CAUCHOIS. — Je suis Cauchois...

CHATEAUGREDIN. — C'est un groom... que j'ai arrêté...

AMÉLIE. — Un groom?...

HÉRISART. — Pour quoi faire?...

CHATEAUGREDIN. — Pour me friser...

CAUCHOIS. — Voilà le fer.

HÉRISART. — Tiens! c'est un fer à papillotes!

AMÉLIE. — Mais nous n'avons pas besoin d'un groom...

CHATEAUGREDIN. — Si!... d'abord on m'a donné de si bons renseignements!... il paraît qu'il est très propre... Alors, je l'ai pris...

HÉRISART. — Tu as bien fait...

AMÉLIE. — Eh bien! il faut l'occuper... Qu'est-ce qu'il sait faire?...

CHATEAUGREDIN. — Il sait friser...

CAUCHOIS. — Je sais friser.

HÉRISART. — Mais on ne peut pas friser toujours...

AMÉLIE, *à Cauchois.* — Mettez le couvert...

HÉRISART. — C'est ça! qu'il mette le couvert...

CHATEAUGREDIN. — Allons, mets le couvert...

CAUCHOIS. — Je veux bien mettre le couvert!... jusqu'est l'argenterie?

AMÉLIE, *montrant la porte du fond.* — Par là... dans le buffet. (*Cauchois sort un instant.*)

HÉRISART. — Ah! c'est donc pour ça qu'il voulait prendre l'argenterie...

CHATEAUGREDIN. — Hein?... Oui!... c'était pour mettre le couvert.

HÉRISART. — J'avoue que je l'avais pris d'abord pour un voleur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ, *entrant par le fond et portant, avec Cauchois, une table servie et deux bougies allumées.* — Madame, v'là le dîner du restaurant...

CAUCHOIS. — Par ici, mademoiselle...

Ils posent la table sur le devant à droite.

FÉLICITÉ, *à part.* — Qu'est-ce que c'est que ce grand escogriffe-là?... (*Elle remonte vers la console et y pose des assiettes, puis elle sort par la droite, troisième plan.*)

AMÉLIE. — Eh! mais... il est très bien, ton ordinaire!...

CHATEAUGREDIN, *embarrassé.* — J'en garde un petit peu pour mon déjeuner.

HÉRISART. — Un turbot... pour toi seul?...

CHATEAUGREDIN. — La! j'étais sûr que vous n'aimiez pas le turbot... On va le remporter.

Il le prend pour le donner à Cauchois.

HÉRISART, *s'en emparant.* — Du tout!... je m'y oppose. (*Il le replace sur la table.*)

AMÉLIE, *défiante.* — En vérité, on jurerait que tu nous attendais...

CHATEAUGREDIN. — Eh bien!... il y a du vrai... j'avais comme un pressentiment...

AMÉLIE. — Allons... à table!...

HÉRISART. — A table!...

CHŒUR.

AIR de Mangeant.

Par le plaisir, par la gaité,
Que notre repas brille :
Non rien ne vaut, en vérité,
Un repas de famille!

CHATEAUGREDIN, *debout à l'extrême gauche, à part.*

Juste ciel! quel embarras.
Triste et lamentable!
L'autre qui m'attend là-bas,
Les pieds sous la table!

HÉRISART, *parlé.* — Eh bien, mon neveu?

CHATEAUGREDIN, *parlé.* — Me voilà! me voilà!

REPRISE.

CAUCHOIS, *bas.* — Monsieur... vous allez dîner?...

CHATEAUGREDIN, *bas.* — Veux-tu te taire!...

Il s'assied; Cauchois sort, la serviette sur le bras.

AMÉLIE, *à part.* — Ils se parlent bas.

HÉRISART, *servant le potage.* — Allons donc, mon neveu!... Est-ce que nous ne sommes pas en appétit?...

CHATEAUGREDIN. — Si fait!... si fait!

AMÉLIE. — Ce serait bien extraordinaire... quand on a commandé pour soi... tout seul... un dîner aussi copieux!

CHATEAUGREDIN, *d'un ton de victime.* — Ah bien! est-ce qu'on va me faire la guerre pour mes repas, à présent!... on va me compter les morceaux...

AMÉLIE. — Mais non!

HÉRISART. — Du tout!...

CHATEAUGREDIN. — D'abord, c'était pour ma fête...
CAUCHOIS, à part. — Qu'est-ce que les autres vont manger?

On continue de manger.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TONTAINE.

TONTAINE, entrant par le fond. — Monsieur, il est plus de six heures... (Voyant le monde.) Oh!

CAUCHOIS, bas. — Chut! les Hérissart!... (Chateaugredin tousse, comme s'il avait avalé de travers.)

AMÉLIE. — Une bonne?...

HÉRISSART. — D'où sort celle-là?

CHATEAUGREDIN, toussant très fort. — Ah! que c'est bête!... elle m'a fait avaler de travers!... (Il tousse, Hérissart lui verse à boire.)

AMÉLIE. — Que voulez-vous?... qui êtes-vous?...

TONTAINE, ahurie. — Madame... je... suis Tontaine.

CAUCHOIS. — C'est Tontaine...

CHATEAUGREDIN. — C'est Tontaine... (Il tousse.)

AMÉLIE et HÉRISSART. — Quoi... Tontaine?...

CHATEAUGREDIN. — Oui! une bonne que j'ai arrêtée...



MICHEL SIMÉON.

Félicité. — Madame, v'là le dîner du restaurant... (Page 6.)

HÉRISSART. — Comme le groom?...

CHATEAUGREDIN. — Absolument...

CAUCHOIS. — La même chose...

TONTAINE. — Oui, madame.

AMÉLIE. — Mais nous avons déjà Félicité... je n'ai pas besoin de deux bonnes...

CHATEAUGREDIN. — Si!... si! on m'a donné les meilleurs renseignements... elle est de Nanterre!...

AMÉLIE, à part. — C'est inconcevable!... (Haut.) Et que signifient ces paroles : « Monsieur, il est plus de six heures »?...

TONTAINE. — Ça veut dire...

CHATEAUGREDIN. — Ça veut dire qu'elle sait que je dîne à six heures... et elle venait me dire... (A Tontaine.) Tu vois : nous dînons, ma fille... nous dînons... Donne-moi une assiette.

TONTAINE, bas, lui donnant une assiette. — Madame attend son dîner, elle rage!...

CHATEAUGREDIN, à part. — Bien!... (Bas à Tontaine, lui donnant la soupière.) Porte-lui le potage... ce sera toujours ça!... (Tontaine se sauve en emportant la soupière. Prenant le plat de poisson comme pour se servir.) Comment trouvez-vous ce poisson, mon oncle?

HÉRISSART. — Délicieux! délicieux!
CHATEAUGREDIN, *bas, en donnant le plat à Cauchois.* — Sauve-toi...

CAUCHOIS, *bas.* — Là-bas?

CHATEAUGREDIN, *bas.* — Tu le retourneras pour faire croire qu'il est neuf!... (*Cauchois retourne le turbot et se sauve en l'emportant. A sa femme.*) Ma chère amie, un peu de canard.

AMÉLIE. — Merci.

CHATEAUGREDIN. — Et vous, mon oncle?...

HÉRISSART. — Volontiers, mais, auparavant, je retournerai au turbot.

CHATEAUGREDIN, *à part.* — Aie! (*Haut.*) C'est indigeste.

HÉRISSART, *regardant sur la table.* — Eh bien!... où est-il?

AMÉLIE, *regardant autour d'elle.* — Et vos domestiques?...

CHATEAUGREDIN. — Je ne sais pas!

HÉRISSART. — Ils ont desservi sans qu'on le leur dise!

CHATEAUGREDIN. — C'est un peu fort!

HÉRISSART, *sonne et tous trois appellent.* — Cauchois! Tontaine! Cauchois! Tontaine!

SCÈNE X.

CHATEAUGREDIN, AMÉLIE, HÉRISSART,
FÉLICITÉ.

Félicité entre, venant de la droite, troisième plan, apportant une bombe et un baba.

FÉLICITÉ, *accourant.* — Qu'est-ce qu'il faut, monsieur?

HÉRISSART. — Le turbot.

FÉLICITÉ. — Le turbot?

HÉRISSART. — Appelez Cauchois... appelez Tontaine...

FÉLICITÉ. — Je n'ai vu personne... je suis seule à l'office.

Elle pose la bombe et le baba sur la console, et passe au fond à droite.

AMÉLIE et HÉRISSART. — Seule?

HÉRISSART. — Et les autres?... (*Il sonne et appelle avec Chateaugredin qui fait chorus avec lui.*) Cauchois! Tontaine! Cauchois! Tontaine!

Amélie entre à droite, troisième plan.

SCÈNE XI.

CHATEAUGREDIN, GAUCHOIS, HÉRISSART,
FÉLICITÉ.

CAUCHOIS, *venant par le fond.* — Monsieur?...

HÉRISSART. — Le turbot!

CAUCHOIS. — Je ne sais pas.

HÉRISSART. — D'où venez-vous?

CAUCHOIS. — De la cave.

HÉRISSART. — Alors, c'est Tontaine; elle nourrit peut-être un pompier.

Hérisart met du vin dans son verre et boit.

CHATEAUGREDIN. — Oh! c'est invraisemblable! elle est de Nanterre!

CAUCHOIS, *bas et vite à Chateaugredin.* — Madame est furieuse... Si vous n'y allez pas, elle va venir!

CHATEAUGREDIN. — Bigre! j'y vais! (*Prenant la bombe.*) J'emporte la bombe, ça la calmera...

CAUCHOIS, *prenant le baba et le suivant.* — Et moi, le baba!

Il disparaît par le fond avec Chateaugredin.

SCÈNE XII.

AMÉLIE, HÉRISSART, FÉLICITÉ; puis LE PORTIER.

AMÉLIE, *rentrant.* — Impossible de trouver cette fille... (*Voyant que son mari a disparu.*) Où est-il donc?

HÉRISSART. — Comment! partis!...

AMÉLIE. — Eh bien! mon oncle, que dites-vous de tout cela?

HÉRISSART, *emportant avec Félicité la table au fond devant la cheminée.* — Je dis que c'est inimaginable!... et que je n'aime pas dîner comme cela!

Félicité sort à gauche.

LE PORTIER, *entrant par le fond et apportant une caisse de voyage.* — Madame, v'là un bagage qu'on apporte du chemin de fer.

AMÉLIE. — C'est bien!... Posez cela.

LE PORTIER, *qui a posé la caisse près du secrétaire, regardant le portrait d'Anaïs.* — Oh! c'est frappant!... c'est frappant!

AMÉLIE, *vivement.* — Vous connaissez cette dame?

LE PORTIER. — Parbleu!... C'est madame de Ripincel... Rue de Trévisse, 12...

Il sort par le fond.

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, HÉRISSART.

AMÉLIE. — Rue de Trévisse?

HÉRISSART. — 12!!! mais c'est la maison de ton mari.

AMÉLIE, *lui donnant son chapeau.* — Mon oncle... prenez votre chapeau.

HÉRISSART. — Pourquoi faire?

AMÉLIE, *très agitée.* — Courez à notre maison... vous demanderez cette dame de Ripincel... vous la verrez... vous lui parlerez... et vous me direz ce que c'est que cette femme...

HÉRISSART. — Mais sous quel prétexte me présenter?... Ah! je lui dirai que ses cheminées fument.

AMÉLIE. — Allez! allez!

Hérisart sort par le fond.